

LES BOULANGERS LYONNAIS AUX XIX^e- XX^e SIÈCLES (1836-1914)*

Bernadette ANGLERAUD

Bernadette ANGLERAUD
Centre Pierre Léon

En premier lieu, il convient de présenter les raisons qui ont motivé le choix de ce sujet. Il est né d'un projet de travail sur les classes moyennes au XIX^e siècle, lui-même suscité par la méconnaissance et le peu d'intérêt dont semblait être victime ce groupe social, qui occupait pourtant une position originale d'entre deux, entre les deux classes « phares » du XIX^e siècle : la bourgeoisie et les classes populaires urbaines, dans leur composante ouvrière.

Il fallait ensuite sélectionner un groupe socio-professionnel au sein de ces classes moyennes, et c'est dans les éléments les plus traditionnels de celles-ci, soit la petite boutique urbaine, que le sujet a été choisi, avec les boulangers.

Les réactions suscitées par le choix de ce sujet allaient montrer que la profession boulangère véhiculait tout un imaginaire qui se rattachait au prestige du pain, qui conserve toute sa charge émotionnelle même lorsque sa fonction stratégique a disparu. De sorte que durant les six années que durèrent la thèse, il fallut toujours préciser la finalité sociale d'une recherche qui semblait

* Exposé de soutenance de thèse, Lyon, 1993.

relever davantage du travail du folkloriste que de l'historien.

Cette finalité consistait à étudier « en société » ces petits commerçants, en reconstituant leurs réseaux familiaux, relationnels, à l'aide de sources variées, allant de l'état civil ou des actes notariés à la presse. L'objectif était de saisir ces petits boutiquiers dans leur mobilité au sein de la société lyonnaise du XIX^e siècle.

La première démarche a consisté à compter et localiser les boulangers dans la ville, en opérant un suivi sur une période allant de la monarchie de Juillet à la première guerre mondiale, soit une période d'intense bouleversement démographique, économique et social, qui accompagne les révolutions industrielles. L'objectif n'était évidemment pas de dresser des tableaux, à différentes époques, mais de comprendre l'évolution des effectifs boulangers, pour cela il a fallu faire intervenir différents paramètres, qu'il s'agisse

- des mutations tant démographiques qu'urbanistiques qui ont affecté le milieu d'accueil : Lyon, en dessinant une nouvelle géographie sociale ;

- du cadre réglementaire du métier, et cela d'autant que durant notre période s'opère le passage d'une fermeture du métier par le biais de barrières financières à une libération de la boulangerie en 1863 ;

- du paramètre des consommations alimentaires, avec l'évolution des consommations de pain, tant en quantité qu'en qualité.

Autant de facteurs qui se conjuguent pour définir le marché du pain auquel doivent s'adapter les boulangers.

Mais ce premier temps de l'étude ne considérait les boulangers qu'en tant qu'objet, il importait d'en faire des sujets, en s'interrogeant sur les cheminements

tant géographiques que professionnels ou psychologiques qui ont conduit à la boulangerie. Ce qui revenait à s'interroger sur les milieux d'origine des boulangers lyonnais, d'où se dégagait l'importance de la paysannerie régionale, qui envoie ses fils munis d'un métier et d'un pécule vers la métropole lyonnaise. Ce sont, également, les motivations du choix de la boulangerie qu'il fallait préciser. Différents facteurs attractifs apparaissent alors, et parmi eux, l'attrait exercé par la petite entreprise qui procure une indépendance économique qui permet d'être son propre maître, mais pourquoi choisir plus précisément la boulangerie ? On retrouve alors l'impact du prestige qui entoure le pain, et par là-même celui qui en a la maîtrise, c'est-à-dire le boulanger.

Une fois dégagés les cheminements qui conduisaient à la boulangerie, restait à comprendre comment s'effectuait l'étape ultime de l'installation à son compte. Les actes de mariage mettaient en évidence une corrélation entre mariage et mise à son compte. Les contrats permettaient d'avancer des explications financières à cette corrélation, tandis que l'étude du partage des tâches dans la boulangerie permet de conclure à la nécessaire collaboration entre un producteur et un vendeur, collaboration qui se trouve scellée par le mariage, et cela d'autant mieux que l'époux apporte le savoir-faire, tandis que l'épouse plus urbaine, apporte son savoir vivre urbain, c'est-à-dire sa connaissance des ressorts de la sociabilité urbaine.

Les boulangers lyonnais s'insèrent donc dans une double mobilité géographique et socio-professionnelle, puisque de fils de paysans, ils accèdent à la petite entreprise urbaine. Cependant, c'est seulement en se référant à la place de la boutique boulangère dans la société urbaine que l'on parviendra à cerner

l'insertion dans la ville du migrant boulanger. Et, pour cela, il convient de déplacer le champ de l'étude pour le restreindre au quartier, afin de replacer le commerce boulanger dans la sociabilité locale. La boulangerie apparaît, alors, sous un double visage, en premier lieu comme une petite entreprise familiale, où membres de la famille et employés sont mobilisés autour du travail et de la vente du pain. De sorte que le pain exerce un réel impérialisme tant sur l'emploi du temps dont les rythmes sont ceux du travail du pain que sur l'espace, puisque l'étude des lieux de travail et d'habitat, à partir des descriptions des inventaires après décès, renvoie une impression de confusion où il est bien difficile de dégager un espace privé d'un espace de travail, même si au cours de la période se manifeste une volonté de partition.

Petite entreprise, la boulangerie est aussi un espace social, où patron et ouvrier se partagent les tâches, les premiers entretenant le mythe d'une grande famille, mobilisée autour de l'élaboration du pain. Cependant, la répartition des tâches entre patron et ouvrier boulanger, les conditions de travail de ces derniers incitent à nuancer cette image que les mutations, tant sociales qu'économiques de la fin du XIX^e siècle, feront éclater.

Enfin, à l'échelle du quartier, la boulangerie s'impose, également, comme un des principaux lieux de sociabilité. Certes, on y vient presque quotidiennement, pour s'approvisionner en pain, mais la présence d'espaces de rencontre avec sièges, puis canapés, montre que l'on s'attarde dans le magasin, pour discuter, s'informer sur la vie du quartier. Rien d'étonnant, alors, de voir figurer le boulanger dans de nombreux actes notariés en qualité de témoin, ou de créancier, il est un des personnages clé du quartier.

Ces différentes approches tendraient à dégager un « boulanger modèle », tant par les origines que par la zone d'influence locale. Modèle qui semble être contredit par l'évolution dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui voit se multiplier les lignes de fracture, qu'il s'agisse :

- du quartier d'installation,
- de la stabilité dans un même fonds de commerce ou dans le métier,
- ou du niveau de fortune.

De sorte qu'il paraissait nécessaire d'envisager le groupe boulanger dans sa diversité, en dégagant différents cheminement possibles par la boulangerie. Pour cela, il fallait opérer un suivi plus précis des itinéraires boulangers. On a ainsi croisé les données d'état civil avec celles des actes notariés, pour parvenir à établir un double suivi familial et patrimonial. En croisant ces informations, on a pu reconstituer 548 généalogies sur 3 générations. L'objectif était d'étudier les carrières boulangères à la lumière de ces histoires de vie.

En élaborant une typologie autour de la thématique de la stabilité ou de la mobilité dans le métier, on a pu saisir un certain nombre d'évolutions sur la période étudiée.

Ainsi, dans la première moitié du XIX^e siècle, les carrières boulangères semblaient évoluer dans un espace social assez réduit, la ligne de partage entre réussites et échecs dans le métier passant par la possibilité de bénéficier ou non de relais familiaux. En revanche, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, avec la libération du métier, les écarts semblent s'accroître au sein du monde boulanger lyonnais. Ainsi, dans un groupe désormais hétérogène, on voit s'isoler une minorité qui parvient à s'enraciner dans la profession, et à se retirer des affaires, à la tête d'une fortune qui la place aux franges de la bourgeoisie. Cependant,

l'origine des fortunes montre que la boulangerie n'a contribué que partiellement au processus d'enrichissement; de fait les apports extérieurs tels les héritages semblent jouer un rôle déterminant. Par ailleurs, la gestion de cette fortune, qui se traduit par des investissements extérieurs au métier, dans l'immobilier et, surtout, dans des valeurs mobilières, et qui permettent l'accès final au statut de rentier, semblent montrer que la boulangerie n'est pas vécue comme une finalité, mais comme une simple phase intermédiaire dans un processus d'ascension sociale. Le devenir professionnel des enfants va dans le même sens, puisque bien peu reprennent le métier paternel, même si durant leur jeunesse ils ont été partie prenante dans le travail boulanger. Ce refus de pérenniser le métier peut sembler en contradiction avec la fascination qu'il exerce, mais les conditions de travail et de vie imposées permettent sans doute de comprendre ce paradoxe.

S'il y a mobilité sociale des boulangers, celle-ci, cependant, se heurte assez vite à des butoirs. En effet, les fortunes demeurent aux franges des niveaux de fortune bourgeois, quant aux fils, s'ils échappent à la boulangerie, ils ne quittent guère les rangs des classes moyennes. Enfin, cette mobilité ne concerne que quelques éléments du groupe, puisqu'il faut compter, également, avec une majorité de boulangers qui n'ont opéré qu'un passage par le métier, pour retomber ensuite dans le salariat ou se reconvertir dans une autre profession, qui demeure confinée le plus souvent dans le petit commerce. Attirés dans le métier par la disparition des obstacles financiers, ils sont cependant rapidement submergés par les frais d'approvisionnement, par la concurrence, et, sans assise financière suffisante, sans appuis familiaux, ils doivent abandon-

ner le métier, au bout de quelques années.

Cette hétérogénéité, accrue par la libération du métier et la dépression économique, est responsable du malaise qui s'empare des boulangers à la fin du XIX^e siècle et dont la presse professionnelle se fait l'écho. Malaise qui s'exprime en dénonçant la concurrence des Grands : coopératives, économats, ou l'intervention de l'État, qui prétend s'immiscer dans le fournil par la législation sociale. Ces plaintes peuvent sembler paradoxales, car la boulangerie est, alors, un des petits commerces les moins touchés par la concurrence des concentrations commerciales et bénéficie de la bienveillance de l'État. La cause du malaise est, en fait, à chercher dans les rangs du métier, qui a vu ses effectifs accrus par l'ouverture de la profession. De sorte que la concurrence, exacerbée par la dépression économique, a engendré rancœur des uns à l'égard des nouveaux venus qui portent atteinte au « modèle boulanger » et déception des autres de ne pouvoir réaliser la promotion sociale espérée en devenant petit patron.

Que conclure sur la place des boulangers dans la société des XIX^e et XX^e siècles ? Certes, on a vu un certain nombre de ruptures s'opérer en amont de la boulangerie, avec l'insertion en milieu urbain, l'accès au statut de petit patron et presque de notable à l'échelle locale du quartier. Mais, en aval, niveaux et gestion des fortunes, professions des enfants semblent dire les limites d'une mobilité sociale par la boulangerie. Mais l'exemple boulanger est-il représentatif de la situation des classes moyennes ou même du milieu artisanal ? Le manque d'éléments de comparaison dans d'autres métiers de la boutique et de l'atelier rend impossible toute réponse. Et l'on peut

même s'interroger sur la représentativité du cas lyonnais, les aperçus sur la boulangerie parisienne laissant entrevoir des situations très différentes. De sorte que cette étude ne prétend qu'être un exemple pris dans le monde mouvant et complexe des classes moyennes des XIX^e-début du XX^e siècles.